

SOUVENIR DU SAGUENAY.

Je vous écris sur un tronc d'arbre, au sein de la solitude mélancolique des bois. J'ai pour compagnons l'aimable propriétaire de l'hôtel de Tadoussac, M. Fennall, le vieux Willy, un guide endurci dans mille excursions périlleuses, et une foule innombrable de moustiques qui nous communiquent l'inspiration et la rage. Nous sommes partis pour visiter, à quinze milles dans l'intérieur, le premier lac poissonneux dont le vieux Willy a la garde. Tout autour de nous est la forêt, forêt de sapins, d'épinettes, de bouleaux, qui suit dans mille détours la chaîne abrupte des Laurentides; de distance en distance, quelques espaces nus où poussent de maigres champs de blé, essais pénibles des premiers colons qui se sont établis dans ces solitudes.

Il fait chaud, je ne m'en plains pas, puisque c'est la première fois cette année; l'atmosphère est pleine de molles caresses, je m'en plains encore moins, et le soleil ruisselle parmi les feuilles encore chargées de la pluie des derniers jours. Nous avons un chemin, ou plutôt un sentier tracé avec peine parmi les ronces, les arbres entrelacés dont les racines se croisent sous les pas, les troncs noirs, déchaquetés, et comme frappés de la foudre, image désolante des combats que l'homme livre à la nature. Ça et là une chaumière isolée, faite de poutres brutes, à peine couverte d'un toit d'écorce où perce un tuyau brisé, s'échappe de la lisière du bois, et nous entendons les coups redoublés de la hache du défricheur et les craquements des arbres s'abattant sous sa main.

Ici règne la misère dans une horreur souveraine. Ces défricheurs, ces *squatters* courageux sont seuls dans le fond des bois, en lutte contre tous les éléments, contre la terre ingrate, contre un ciel glacé pendant sept mois de l'année, contre les fléaux imprévus, contre le feu qui, embrasant la forêt, dévore en même temps la moisson, contre la faim, contre l'isolement. Et cependant accablés, mais non abattus, épuisés de fatigue, ils luttent toujours et pendant des années, jusqu'à ce que leurs fils, devenus grands, leur assurent enfin le fruit de leurs rudes labeurs. Il faut qu'une génération s'efface pour que la terre se féconde, et lorsqu'elle est fécondée, les enfants trop nombreux pour se la partager, se séparent. Les uns vont plus loin défricher de nouveaux espaces, les autres restent, travaillant de longues années encore jusqu'à ce qu'enfin leurs fils, devenus trop nombreux à leur tour, et emportés par le souffle puissant qui pénètre jusque dans les plus solitaires réduits du Nouveau-Monde, émigrent dans l'Ouest des États-Unis.

C'est là l'histoire de toute colonisation en Canada, aux pères la misère, aux fils une jouissance laborieuse, aux petits-fils l'exil.

Un instant attristés par le spectacle des souffrances humaines, nous continuons notre route. Au loin, dominant l'horizon des forêts, les montagnes se dressent dans toute espèce d'attitudes fantastiques; on dirait les vagues pétrifiées d'un océan en fureur. Des pics dépouillés, des crêtes nues jaillissent dans l'air, et parfois, sans que rien ait préparé ce spectacle, car la nature a toujours des surprises imprévues, on voit une pente douce s'incliner et le chant des oiseaux vient égayer le murmure de la brise à travers le feuillage.

Impossible de nous tenir tous les trois dans la charette qui a pour siège une petite planche de sapins; le chemin est coupé çà et là par des arbres que les orages ont renversés; ailleurs, il passe sur une lisière étroite, entre deux précipices. Willy, le guide, à chaque instant s'arrête pour débayer le terrain. Willy, c'est l'enfant de la forêt, un enfant de sept pieds qui a grandi avec les chênes et les pins. Il paraît comme un géant parmi ces géants du sol; rien n'entrave sa marche à travers les taillis habitués à se courber sous ces pas; il est le maître de ces solitudes indomptées, et les grands arbres, abaissant sur lui leurs ombres muettes, le saluent en passant. Des nuées de brûlots assiègent son vaste cou découvert, il ne les sent même pas, il est haletant, un ruisseau de sueurs inonde son front, on le croirait épuisé, et cependant il soulève encore et d'une seule main, les énormes troncs qui ferment la route. Au bout de quatre heures, nous avions fait trois lieues, et je ne voyais pas encore de terme à notre marche. Willy soufflait à faire frissonner les feuilles, et je songeais avec effroi à l'heure où il pourrait avoir faim, car nous n'avions avec nous qu'un jambon et quelques œufs.

Enfin, à un petit détour du sentier, un enclos d'avoine et de patates s'offre soudain à nos yeux. Le vent souffle librement autour de nous, un lac formé de deux baies apparaît au pied de collines touffues, et sur ces bords la cabane de Willy où nous attendent sa femme Josephine et son fils Maltus, un nom de science qui lui sert à prendre les truites.

Certes, je ne suis pas ici dans une place d'eau fashionable, ni vais-je vous écrire une chronique retentissante du frolement des robes de satin, des accords de la musique, du roulement des équipages. Du reste, il n'y a pas de places d'eau cette année; je suis allé à peu près partout et je n'ai vu que l'ennui et le désespoir des maîtres d'hôtel, excepté peut-être à Cacouma où il y a une foule énorme, mais qui ne s'amuse pas plus pour tout cela. Je vous raconte simplement un petit épisode qui m'est personnel, et si je cours le risque d'être moins amusant pour vos lecteurs, au moins j'ai la satisfaction de ne pas m'écarter sur des riens et de ne pas remplir deux colonnes quand il n'y a rien à dire.

Nous n'étions pas partis pour faire la pêche; j'ai horreur de cet exercice qui exige l'immobilité et une patience ridicule. Tenir pendant des heures une perche à la main et jeter des appâts aux goujons indéfiniment sans changer de posture, ne me semble pas essentiellement gai. Mais, en revanche, quelle délicieuse chose que de se bercer sur la surface bleue d'un lac en mêlant la cadence aisée de la rame au petit clapotis de l'eau subitement éveillée! Nous eûmes bientôt lancé sur l'azur limpide le frêle canot d'écorce, avec Willy au milieu de nous; les rames poussées par ses bras de chêne, coupaient la nappe sans presque y laisser de traces que des gouttelettes pendantes qui tombaient sans bruit. En un instant, nous atteignîmes la première baie, en face d'un petit promontoire flanqué de deux rochers nus dont l'ombrage sourcilieuse se noie dans les profondeurs du lac. Nous gravâmes lentement, saillie par saillie, ce petit cap solitaire dont les parois brillantes, frappées par le soleil, se répétaient sur l'eau en mille reflets incandescents. Parvenus au sommet, nous nous arrêtâmes pour regarder tout autour de nous.

Dans le silence et l'infini, nous étions seuls. L'inconnu semblait agrandir autour de nous sa sphère mystérieuse; un mirage universel enveloppait le ciel et la terre. Il me semblait voir les colonnes s'élever lentement, enguirlandées de longues vapeurs baignées de lumière. J'abaissai doucement les yeux sur l'étroit rocher où nous étions debout. En bas, Willy, à moitié couché sur la plage, regardait les petites vagues clapoter le long des galets, et sur le bord des crevasses étroites qui serpentaient à mes pieds, quelques lézards se tenaient accrou-

pis, silencieux habitants de ces retraites où peut-être jadis avait retenti le cri de guerre des Hurons. Compagnons de la solitude et des souvenirs effacés, ils en gardaient l'immobilité, l'inaltérable repos.

"Voulez-vous savoir ce qu'est l'écho dans nos montagnes, me dit Mr. Fennall, vous pourrez le redire ensuite dans vos chroniques." Et prenant un fusil, mon compagnon le déchargea dans l'air. Un bruit sec alla frapper le ciel, et tel qu'une fusée qui, retombant du haut de sa course, s'éparpille en une pluie lumineuse, il se brisa dans l'espace aux mille vibrations éclatantes. L'écho roulant de montagne en montagne, de précipice en précipice, frappant les rochers aux profondeurs sonores, s'élevait dans l'air pour retomber aussitôt avec un fracas mille fois répété jusque dans les entrailles des collines et des ravins frémissants, s'arrêta tout-à-coup comme suspendu dans l'immensité; puis, semblable aux derniers treillisements de la note qui meurt sous les doigts de l'artiste, il s'éteignit doucement en rendant quelques sons plaintifs comme un regret de quitter l'espace ému de ses accents. Le reste de ma vie au milieu de cette nature paisible, dans la liberté des bois..... mais, hélas! l'homme n'a qu'un jour à vivre sur la terre, et tout ce jour il est esclave!

Déjà le soir commençait à déployer son manteau d'ombres; la brise, chargée de fantômes à peine formés s'agitait sur l'azur du lac, la forêt semblait s'épaissir dans le crépuscule naissant, et le chant des oiseaux regagnant leurs nids se perdait dans les soupirs de l'air. Willy n'avait pas quitté son attitude pensive et immobile, comme l'Iroquois de jadis qui pouvait guetter son ennemi un jour entier sans remuer d'un pouce. En nous voyant faire un mouvement pour regagner le canot, il se leva tout d'une pièce, en ouvrant une bouche comme une des portes de Thèbes, accompagnée d'un baillement semblable au vent s'engouffrant dans une caverne.

"Il commence à être temps, dit-il, il faudra siffler une giffle, car voyez-vous, mon estomac prend des shires."

Je restai ébahi, et Mr. Fennall, éclatant de rire: "siffler une giffle, me dit-il, cela veut dire, avaler une énorme rasade pour tromper l'appétit: aussi ne le fait-on que lorsque l'estomac prend des shires, c'est-à-dire, lorsqu'il dégringole jusqu'au talon poussé par la faim."

J'admirai et compris aussitôt, car, moi aussi, je commençais à éprouver des shires.

Un quart d'heure après, nous étions installés, Fennall et moi, à la table rutilante avec son précieux poids de jambon, d'œufs et de café doré dont les parfums onctueux inondaient la chaumière. Je devorai, ou plutôt j'engloutis, et je remarquai en fonctionnant combien l'appétit d'autrui sert à aiguillonner le sien. Willy, assis au fond de la cabane, me regardait avec des yeux remplis d'un désespoir immense. Il craignait que le souper ne finit jamais. C'était le seul jambon, il n'y avait plus d'œufs, et déjà le café, vidé à longs traits, n'apparaissait plus au fond de la cafetière qu'entremêlé d'épais dépôts de marc. Les shires redoublaient dans l'estomac de Willy avec un fracas qui devenait menaçant; une dégringolade continue, mêlée de soupirs, nous révélait l'abîme sans bornes qui se creusait en lui. Enfin le pauvre homme s'affaissa, et d'une voix altérée, il me demanda si j'avais la pêche, que c'était la bonne heure pour prendre le poisson, et que son fils Maltus me conduirait.

Je partis d'un éclat de rire tellement sonore que le ventre de Willy, semblable aux cavernes de la montagne, se remplit d'échos et fit entendre des gémissements: "Maltus, Maltus, m'écriai-je, ô pêcheur antique, prends ta nacelle, vogueons sur l'onde azurée, mais parle bas, parle bas, jette tes filets en silence....." et entonnant le refrain si connu de la *Muette de Portici*, je me dirigeai vers le lac.

"Mais, papa, s'écria à son tour Maltus, le dernier des romains, moi, non plus, je n'ai pas soupé; Monsieur, il n'y a pas de truites du tout dans le lac en ce moment, il n'y a que des goujons, et c'est le matin qu'est le meilleur temps pour le prendre."

Willy se leva avec une colère pareille au rugissement d'un troupeau de buffles, et il allait s'élaner sur Maltus, lorsque retrouvant tout-à-coup l'amour du prochain perdu dans mon assiette, je l'arrêtai en l'assurant que j'aimerais mieux pêcher le jour, et qu'il était temps pour lui et sa famille de souper.

Un soupir partit du fond des entrailles du pauvre affamé, et en même temps un regard, un regard qui disait "souper, souper! mais avec quoi?" glissa dans ses yeux, et il chercha sa femme.

Celle-ci arrivait juste en ce moment, les mains pleines d'une nouvelle couvée qu'elle venait de découvrir. A cette vue, Willy failli tomber à la renverse; il respira comme si l'air du monde entier lui entraît dans les poumons, son visage s'épanouit, il tendit les bras, saisit sa femme et, avec une ardeur de vingt ans, l'embrassa pour tous les œufs que sa poule avait pondus.

Une heure après, nous nous étions tous étendus sur le plancher, avec nos paletots pour matelas, et, pour oreillers, nos bras arrondis sous nos têtes. Quant aux jambes, elles se mettaient où elles pouvaient; pour moi, j'en avais une sur le ventre de Willy qui ne résonnait plus; le géant était inerte, étendu comme une baleine échouée sur le rivage: sa femme ronflait, la bouche tournée à l'envers et grimacant au plafond. Les maringouins bourdonnaient et faisaient rage à nos oreilles; M. Fennall se roulait et se tortait sur lui-même en désespéré pour échapper aux mille petits dards qui le déchiraient. Pour moi, je n'étais qu'une plaie saignante et de mes deux mains je me labourais le corps avec fureur. Oh! que j'en avais assez de la belle nature au sein de laquelle je voulais, la veille même, passer ma vie entière!!.....

Enfin, l'aurore longtemps appelée, commença d'ouvrir à l'horizon sa tremblante paupière, et à jeter quelques pâles lueurs qui, petit à petit, montaient dans le ciel. Il était près de quatre heures lorsque je mis le nez dehors, mon nez gonflé de la morsure de cent maringouins. La forêt s'emplit déjà du concert matinal des oiseaux; l'herbe se courbait en ruisselant sous une rosée de perles; une fraîcheur parfumée s'échappait des bois de sapin où la grive secouait ses ailes alourdies par le sommeil. Plus loin, l'allouette rasait le lac de son aile aiguë, pendant que le petit oiseau-mouche, atôme volant, était emporté de branche en branche par le souffle du matin. Des essaims de moustiques, groupés dans l'air, bourdonnaient parmi les premiers rayons du soleil; en les voyant, je fus pris d'une colère insensée et me mis à courir, agitant mon mouchoir, fendant l'air de mes bras partout où je trouvais les exécrables petites bêtes. Mais dans ce combat de l'homme contre l'insecte, l'homme fut le vaincu, et je cédai le terrain haletant, le visage et les mains ensanglantées.

C'est avec ces mêmes mains que je vous écris ma chronique, ce qui, peut-être, la rend si peu amusante. Tant pis, ça n'est pas ma faute; il y a là tout ce qu'on peut humainement tirer d'une excursion dans l'intérieur du Saguenay; si vous n'êtes pas satisfait, je recommencerai, et si vos lecteurs font les difficiles, je les enverrai à Tadoussac, en faire autant. LAN.....

UNE EPISODE DE LA RÉVOLUTION DE 1792.

Les horreurs rappellent les horreurs, comme les dévouements évoquent les dévouements. La Commune a fait penser aux crimes de la première révolution. Une de nos gravures, sous le titre ci-dessus, représente une scène de la grande Révolution. C'était pendant les "cent heures," où mille royalistes et prêtres quittaient la prison pour tomber sous les piques meurtrières d'une populace altérée de sang et de cruautés. Le marquis de Cazotte était une des victimes désignées. Sa fille obtint de ses boureaux la faveur de l'accompagner dans la foule qui devait l'égorger. C'est alors qu'à force d'instances et de supplications, elle attendrit les tigres et sauva la vie de son père. Mais le bonheur de la jeune héroïne ne fut que temporaire. Il tomba plus tard aux mains du Tribunal révolutionnaire, qui le fit guillotiner.

LA CUEILLETTE DES FRUITS DE LA GUERRE.

Cette gravure représente dans toute sa triste vérité les fruits terribles de la guerre. Le cultivateur ruiné cherche, dans ses champs et ses jardins dévastés, quelques bombes, quelques boulets qu'il puisse vendre comme curiosités et moyennant quelques centimes pour commencer à réparer les désastres que la guerre a précipités sur lui.

L'ÉTÉ DANS LES BOIS.

La guerre civile a amoncelé des ruines immenses à côté de celles dont l'invasion étrangère avait déjà couvert le sol de la malheureuse France. On dirait que les hommes, saisis d'un épouvantable vertige, ont pris à tâche de faire rétrograder la civilisation de plusieurs siècles. Les Prussiens avaient dévasté un tiers de la France; les communaux ont tenu à continuer leur œuvre. Ils trouvaient sans doute que Paris n'avait pas assez souffert pendant les quatre mois et demi du siège allemand: ils ont voulu faire disparaître au milieu des flammes tous les palais et tous les édifices qui faisaient la gloire de la France et la splendeur de la capitale.

Pendant que s'accomplissaient ces horreurs à la face du monde civilisé, la nature, immuable et radieuse, saisissant contraste! s'épanouissait sous les chaudes effluves du soleil d'été. Poursuivant son œuvre éternelle et sublime, sous l'œil de Dieu, la terre se couvrait de fleurs et de fruits; les campagnes verdoyantes nous montraient l'espoir de la moisson prochaine, et, parmi les grands arbres des forêts, l'eau des sources glissait en chantant à l'ombre des épaux rameaux à travers lesquels le soleil filtrait des paillettes d'or.

En ces jours de calme que nous avons bien gagnés après la plus abominable des guerres, combien il est doux d'errer dans les sentiers des forêts ou de rêver sur le bord d'un frais ruisseau, en admirant la nature, en pensant au divin Créateur... et surtout en s'efforçant d'oublier les forfaits et les sottises de ses contemporains!

LES SEPT CHUTES DE ST. FÉRÉOL.

A ceux qui veulent contempler un des plus beaux spectacles de la nature, et jouir de l'hospitalité la plus franche et cordiale, je dirai, allez voir les sept chutes de St. Féréol; mais allez d'abord à la maison de compagnie des MM. du séminaire de Québec, à St. Joachim, afin de vous assurer de la compagnie de quelqu'un de ces messieurs, dans votre voyage. St. Joachim est un lieu charmant, avec ces massifs d'arbres séculaires, ses sentiers ombrageux, sa chapelle silencieuse et pleine de recueillement. Le manoir qui sert de maison à ces bons prêtres, respire la fraîcheur, le repos; donne envie de dormir, quand on voit ses alcôves blanches; de manger, quand on voit ses tables gémissant sous une abondance champêtre; de lire, de méditer, quand on se promène dans ses couloirs parfumés de la brise d'Avril. Ces messieurs font l'hospitalité comme des princes, je m'en souviens! Le voyageur part-il pour promenade, l'un d'eux est prêt. Est-ce le cap Tourmente, la chute de Ste. Anne, celle de St. Féréol que l'on veut visiter? Pas un sentier, pas un rocher, dans un rayon de plusieurs lieues, ne leur est inconnu. Allons donc aux chutes de St. Féréol. Le chemin n'est pas semé de roses, ce n'est pas même du macadam. N'importe, on se fait saboter un peu, on gravit une pente, on traverse un torrent, on escalade une montagne, et c'est fait! Comment, c'est fait? Pas du tout! Mais elles sillonnent le flanc de la montagne voisine, avec laquelle vous êtes face à face, un vallon presque inaccessible nous sépare; mais vous voyez cette masse d'eau du sommet de la montagne, dérouler ses replis écumants, se briser dans un bassin qu'elle s'est creusé dans le roc, déborder en cascades transparentes, se reposer un instant dans un petit lac noir, s'élançant de nouveau avec un volume et un fracas toujours croissants, jusqu'à ce qu'enfin, arrivée dans le vallon, elle se calme, et poursuit son cours, tranquille et sereine, comme si elle ne venait pas de se faire précipiter d'abîme, en abîme, et de franchir, en se déchirant sur chaque rocher, une hauteur de plusieurs cents pieds. Image de la vie! Image de l'Éternité! Ce tableau est encadré de roc, couronné et encaissé par la verdure des forêts primitives. On y rêve, on voudrait toujours voir couler cette eau, toujours respirer l'air de ce vallon, mais les choses les plus pittoresques, ont leur côté faible. Gravier ces montagnes, respirer cet air pur et vif ouvrent l'appétit. La faim mêle ses appels vulgaires à la voix enchanteresse des bois. La faim l'emporte, on repart, on descend, on arrive chez ses hôtes, content d'être arrivé; mais aussi, content d'avoir vu St. Féréol.

UN TOURISTE.

Le *Journal des Débats* s'exprime ainsi sur la courte apparition du comte de Chambord en France:

M. le duc de Bordeaux est venu passer quelques heures ou quelques jours à son château de Chambord, mais il n'y est pas resté. C'est du moins l'explication que nous donnons à une ode en prose où l'Un on se félicite de "sentir les pas du fils de France s'imprimer sur cette terre de France," et dit, à travers les effusions de son lyrisme que M. le comte de Chambord "s'est rendu dans ce domaine historique dont il a glorifié le nom par la majesté de son exil," mais qu'il n'y a passé que peu de moments.

Lorsqu'on discutait à la Législative de 1849 la proposition Créton, qui avait pour but d'abolir les lois d'exil portées contre les deux branches de la maison de Bourbon, M. Berryer s'écria: "Le duc de Bordeaux ne rentrera en France que comme le premier des Français, comme roi!" Encore une prophétie démentie par les faits.